

L'intérieur de l'Afrique de l'Est: les peuples du Kenya et de la Tanzanie (1500-1800)

W. R. Ochieng'

L'année 1500 est généralement considérée comme la borne entre les deux principaux types de sources auxquels se réfèrent les études historiques de l'Afrique de l'Est: l'archéologie et la linguistique historique d'une part et les traditions orales d'autre part. Pour la période antérieure au XVI^e siècle, les historiens s'appuient largement sur le premier type. À partir du XVI^e siècle, les traditions orales constituent leur principal recours complété, au XIX^e siècle, par les sources écrites¹. Toutefois, qu'elles soient orales ou écrites, les sources dont nous disposons sont insuffisantes pour bien connaître ou pour reconstituer la période que nous étudions ici. Comme pour la période antérieure au XVI^e siècle, la qualité inégale des documents et, parfois, leur absence posent un problème majeur. Les historiens ne se sont par exemple guère, voire pas du tout, penchés sur le sort de certaines sociétés de l'intérieur comme les Gorowa, les Zigua, les Gogo, les Turkana, les Masai et la plupart des groupes kalenjin, pour n'en citer que quelques-unes. Ils sont en train, lentement, de combler cette lacune, mais notre connaissance de l'histoire de cette région à cette époque n'en reste pas moins hypothéquée par les énormes disparités des sources dont nous disposons. Il nous faut donc atténuer la portée de nos affirmations les plus légitimes en nous rappelant que beaucoup d'événements nous demeurent inconnus. Comme les professeurs Alpers et Ehret l'ont fait justement

1. La plupart des ouvrages historiques sur l'Afrique orientale qui traitent de la période précoloniale en s'appuyant, dans une large mesure, sur les traditions orales ne remontent pas plus haut que le XVI^e siècle. Voir G. Muriuki, 1974; H. A. Mwanzi, 1977; W. R. Ochieng', 1974a.



27.1. Les différents groupes ethniques du Kenya et de la Tanzanie.
 [Source : adaptation d'une carte établie par M. Kivuva, Kenya, d'après W. R. Ochieng'.]

remarquer, il se pourrait bien que la recherche future dégage des thèmes d'un poids égal ou supérieur à celui des principales interprétations d'ordre social et économique tirées des matériaux qui nous sont actuellement connus².

Les XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles virent l'apparition de sociétés et de systèmes sociaux et économiques qui, encore aujourd'hui, continuent de caractériser l'intérieur du Kenya et de la Tanzanie. La diversité des expériences est peut-être le trait distinctif de l'histoire de cette région au cours de cette période. Le centre de la scène était occupé par les Masai, les Chagga, les Pare, les Shambaa, les Gogo et les Hehe. Sur la bordure est vivaient les Kikuyu, les Kamba, les Miji-Kenda, les Zigua et les Zaramo. Au nord-ouest se trouvaient les territoires des Abaluyia (Luyia), des Kalenjin, des Luo, des Abagusii (Gusii) et des Abakuria (Kuria), tandis qu'au sud-ouest demeuraient des communautés tanzaniennes comme les Sukuma, les Iramba, les Nyamwezi, les Zinza et les Kimbu.

Tous ces peuples — à l'exception des sociétés implantées sur le littoral — étaient encore isolés de la côte et pouvaient résoudre leurs problèmes sans avoir à tenir compte des facteurs économiques et autres qui allaient venir du littoral au XIX^e siècle. Aucun document n'indique que les Arabes ou les Swahili aient pénétré dans l'arrière-pays avant le XVIII^e siècle et « aucun des sites antérieurs au XVII^e siècle situés dans l'arrière-pays au nord du Zambèze n'a encore livré le moindre ensemble un tant soit peu substantiel d'objets importés³ ». À partir du milieu du XVII^e siècle, cependant, apparaissent les premières chefferies et des modes d'organisation politique structurés (encore que souvent décentralisés) et se dessine une évolution orientée vers la généralisation d'un mode tributaire de production. Elle était l'expression d'une tendance délibérée vers la réalisation d'une intégration sociale et politique au sein de communautés économiques et politiques de plus en plus vastes dans lesquelles les souverains levaient sur leurs sujets le tribut dont ils vivaient avec leur famille et leur suite. Les traditions orales décrivent cette évolution comme un mouvement de conquête et d'assimilation par les populations migrantes plus puissantes que les autochtones. Mais on peut aussi bien supposer que ces derniers ont progressivement neutralisé et fixé les activités ayant perturbé des communautés jusqu'alors nomades ou migrantes.

En un sens, toute histoire est transition d'un stade à un autre. Au cours des siècles qui se sont écoulés après 1500, les sociétés de l'intérieur du Kenya et de la Tanzanie ont participé au processus de formation des différents groupes ethniques que nous connaissons aujourd'hui, avec leurs caractéristiques linguistiques et culturelles spécifiques. L'activité économique prédominante était de très loin l'agriculture. Dans toutes les communautés agricoles sédentaires, les gens observaient les particularités du milieu environnant et s'efforçaient de trouver des techniques pour s'y

2. E. A. Alpers et C. Ehret, 1975, p. 470.

3. R. Oliver, 1977, p. 621.

adapter et l'utiliser de manière rationnelle. « Les hommes, comme le dit John Iliffe, se conformaient aux exigences de la terre⁴. » Certaines régions appliquaient des méthodes évoluées comme la culture en terrasses, la rotation des cultures, les engrais verts, la culture mixte et sur sols marécageux drainés.

Si la majorité des Africains de l'Est étaient des agriculteurs, il y avait aussi ceux qui, comme les Masaï, les Pokot et les Turkana, étaient surtout des gardiens de troupeaux menant leur bétail de pâturage en point d'eau à travers les plaines centrales de la Tanzanie et du Kenya. À aucun moment, comme on le verra, les agriculteurs et les éleveurs ne cherchèrent l'exclusivité ou la spécialisation économiques. Chaque activité économique se fondait insensiblement dans une autre et toutes étaient sujettes à fluctuations et à changements⁵. Souvent les agriculteurs, comme les Luo et les Abagusii, possédaient également d'importants troupeaux, tandis que les éleveurs comme les Samburu et les Masaï arusha cultivaient un peu la terre. Les Baraguyu, les Kalenjin et les Akamba (Kamba) étaient, quant à eux, mi-éleveurs mi-agriculteurs.

Les Sanye, les Okiek, les Sandawe et les Hadapi vivaient toujours de la cueillette des baies, des légumes et des fruits et de la chasse aux animaux sauvages à poil et à plume, mais même parmi ces peuples de chasseurs et de cueilleurs, on pouvait observer un éventail de plus en plus ouvert de modes de subsistance⁶. Par exemple, les Okiek échangeaient leur miel contre des produits agricoles, tandis que les chasseurs dorobo et athi se livraient sur de longs parcours au trafic de l'ivoire et, au début du XIX^e siècle, commençaient à acquérir du bétail. Henry Mwanzi nous apprend qu'au XIX^e siècle, lorsque les caravanes des marchands swahili arrivèrent au pays des Kipsigi, c'était cette population d'origine okiek qui était la plus habile à se procurer ce qu'ils étaient venus chercher, c'est-à-dire de l'ivoire. Elle surpassait les peuples voisins par ses techniques de chasse et par sa connaissance des parcours des éléphants. Les Kipsigi « jouaient ainsi un rôle d'intermédiaires, chassant l'éléphant et vendant l'ivoire aux caravanes⁷ ». Pendant la plus grande partie du XVII^e et du XVIII^e siècle, les agriculteurs comme les éleveurs étaient occupés à se disputer les herbages et les plateaux les plus riches et les mieux arrosés, tout en envahissant en même temps les domaines des chasseurs et des cueilleurs, ce qui aboutit à l'absorption, à l'extermination ou à l'isolement systématiques de ces derniers.

4. J. Iliffe, 1979, p. 6.

5. E. A. Alpers et C. Ehret, 1975, p. 469-511 ; A. M. H. Sheriff, 1980 ; R. M. A. van Zwabenberg et A. King, 1975, p. 79-109.

6. R. H. Blackburn, 1976 et 1982.

7. H. A. Mwanzi, 1977, p. 155-166.

L'évolution économique

Au début du XVI^e siècle, l'agriculture et l'élevage du bétail étaient les deux principales activités économiques de l'intérieur du Kenya et de la Tanzanie. La famine, nous dit John Iliffe, était en ce temps-là la plus grande calamité que l'homme eût à affronter⁸. Elle survenait à cause de la pauvreté des sols de l'Afrique de l'Est et de l'irrégularité des pluies qui constituait une menace aussi bien pour les cultures que pour le bétail.

Les affres de la famine n'étaient pas même épargnées aux régions les plus favorisées. Sans doute les bananiers poussaient-ils partout dans l'Usambara, mais les traditions des Shambaa n'en parlent pas moins d'une famine au moins tous les quinze ans. « Délivrez-nous de la mort par la faim », priaient les hommes des terres fertiles de l'Unyakyusa sur les rives du lac Malawi⁹. Les traditions des Haya, des Miji-Kenda, des Hehe et des Kamba abondent aussi en récits faisant état de fréquentes périodes de disette, et la famine est la principale explication des migrations et des changements sociaux dans la plupart des traditions kényennes et tanzaniennes. La plupart des anciens clans du sud de l'Usambara affirment s'être établis sur cette colline fertile pour échapper aux famines qui sévissaient à Zigua : « Ils bénéficièrent, dans les montagnes, de pluies abondantes et de robustes bananiers¹⁰. » L'Usambara fut frappé, en 1899, par une terrible famine : « Les hommes mangeaient les racines des arbres et la peau des bananes, plusieurs centaines se firent chrétiens pour manger à leur faim¹¹. » Quand les pluies ne venaient pas, les hommes avaient deux possibilités : « Certains partaient en quête de nourriture dans la brousse. L'habileté à la chasse et à la cueillette était alors un talent d'une importance cruciale, et ceux qui possédaient ce don, comme les Sandawe, étaient moins souvent décimés que leurs voisins. D'autres se rabattaient sur les réserves que constituaient leurs troupeaux, non pour les manger mais pour échanger des bêtes contre du grain avec des groupes mieux lotis qu'eux ou pour exploiter les liens sociaux créés par des échanges antérieurs de bétail¹². »

Cependant, la première arme dont disposait le cultivateur contre la famine était son propre savoir-faire agricole. La période postérieure à 1500 fut un immense champ d'expérimentation des cultures qui avaient été introduites beaucoup plus tôt par les Bantu et les Nilotes. Dans les régions boisées et fortement arrosées, l'agriculture faisait une moindre part au sorgho, à l'éleusine et au mil et reposait davantage sur les plantations, notamment de bananes et de tubercules. Toujours après 1500, un certain nombre de plantes européennes et américaines furent introduites par les Portugais en Afrique de l'Est, notamment le maïs, l'arachide, la patate douce et le manioc, désormais toutes classiques dans la région. Bien qu'elles soient d'introduction récente,

8. J. Iliffe, 1979, p. 6-9.

9. *Ibid.*, p. 13.

10. S. Feierman, 1968, p. 12.

11. *Ibid.*, p. 14.

12. J. Iliffe, 1979, p. 13.

on connaît mal la façon dont elles se sont répandues. Il semble cependant que ce soit en fonction des types de milieu que chaque plante requérait. On pense, par exemple, que le manioc atteignit pour la première fois la région des Grands Lacs en Afrique de l'Est en venant à la fois du Zaïre et de Zanzibar¹³, tandis que la route par laquelle le maïs parvint dans la même région était peut-être celle de l'est, à travers l'Éthiopie¹⁴. D'autres denrées alimentaires, comprenant notamment toutes sortes de pois, de haricots et de noix, ont été et sont toujours cultivées aujourd'hui dans la région.

Quoi qu'il en soit, le cultivateur est-africain a expérimenté toutes ces cultures dans son environnement en cherchant à obtenir les récoltes les plus abondantes possible. « Comme les voies de communication et les marchés étaient relativement peu nombreux, le cultivateur devait semer un grand nombre d'espèces végétales ayant des caractéristiques très diverses, afin de pouvoir survivre quelles que fussent les variations climatiques et de ne pas être purement et simplement anéanti. En s'établissant dans une seule zone écologique, en parvenant à en saisir toute la complexité dans une compréhension globale dont même un Occidental n'a pas idée, en élaborant un langage riche et subtil, abondant en termes servant à appréhender l'écologie locale, en pratiquant des dizaines de cultures auxquelles le milieu était particulièrement adapté, le cultivateur s'efforçait de vaincre la famine et de tromper la mort¹⁵. »

Lorsque, au milieu du XVIII^e siècle, les Abagusii, venant des plaines qui bordent le golfe de Winam, s'établirent dans les montagnes du sud du Kenya, l'échec immédiat de leurs cultures, en provoquant la famine, décima la population. Ils furent obligés de cultiver en moins grande quantité les nombreuses variétés de sorgho et les autres plantes qu'ils faisaient pousser dans les plaines, et d'augmenter leur production de millet et de racines alimentaires qui étaient très bien adaptés à leur nouveau milieu¹⁶. Seule une longue expérience pouvait donner cette sorte de capacité sur laquelle reposait l'autorité de l'âge¹⁷. Au XVIII^e siècle, les régions de l'intérieur du Kenya et de la Tanzanie comportaient un grand nombre de systèmes d'agriculture différents.

Nous avons dit que les habitants de toutes les communautés observaient les particularités de leur propre environnement et s'efforçaient de mettre au point des techniques leur permettant de l'utiliser d'une manière rationnelle. La culture sur brûlis, très répandue, en était une et permettait de dégager des sols pouvant être cultivés pendant plusieurs saisons. Lorsqu'ils étaient épuisés, le cultivateur se déplaçait pour qu'ils puissent se reconstituer. D'après le peu d'indications dont on dispose, il semble bien que dans l'ensemble des régions intérieures du Kenya et de la Tanzanie, tous les systèmes agricoles reposaient sur la force de travail d'exploitations équipées du même outillage simple : haches, houes, *panga* et épieux.

13. M. D. Gwynne, 1975, p. 268-270; B. W. Langlands, 1966, p. 12.

14. A. C. A. Wright, 1949, p. 80; M. D. Gwynne, 1975, p. 253.

15. S. Feierman, 1974, p. 19.

16. M. H. Y. Kaniki, 1979, p. 14.

17. R. W. July, 1974, p. 180.

L'élevage des volailles, des moutons et des chèvres continua d'être une activité économique et culturelle essentielle dans l'intérieur de l'Afrique de l'Est, en particulier dans les régions relativement sèches et peu peuplées de la vallée du Rift au Kenya et sur les grands plateaux herbeux de Tanzanie centrale. Les têtes de bétail étaient, comme l'a observé Abdul Sheriff, une forme de richesse plus facile à stocker que des matières alimentaires végétales¹⁸. Le fumier animal jouait aussi un rôle important dans l'intensification des cultures. Le bétail fournissait des vêtements et de la nourriture, des armes et des outils. Chez les éleveurs comme les Masai et les Turkana, l'élevage déterminait le déroulement de la vie quotidienne et les relations de parenté; la richesse d'une famille et la sécurité individuelle se mesuraient à la possession de bétail¹⁹. Même parmi les peuples d'agriculteurs sédentaires et dans les sociétés mixtes agricoles et pastorales, la possession et l'entretien de troupeaux de gros bétail et d'autres animaux domestiques avaient une forte valeur économique et sociale. Dans de nombreuses sociétés avant tout agricoles, chez les Kikuyu et les Abagusii par exemple, l'acquisition et la possession de bétail étaient considérées comme des signes manifestes de fortune et de prestige, « et leurs rapports avec les peuples voisins, Masai et Akamba, s'établissaient dans ce contexte²⁰ ». Les Turkana, les Luo, les Kalenjin et les Masai s'empruntaient et se prêtaient gratuitement le bétail qui, par ailleurs, formait la dot des femmes. Ainsi, le troupeau de chaque famille était dispersé entre un grand nombre d'amis ou de parents qui vivaient souvent dans des régions éloignées, ce qui profitait aux individus aussi bien qu'à la société dans son ensemble. « La dispersion de son troupeau limitait pour chacun le risque de voir ses animaux décimés par une catastrophe: épidémie, razzia ou sécheresse²¹. » En prêtant gratuitement son bétail, un individu augmentait le nombre de ses amis, de ses parents ou simplement de ceux sur qui il pourrait compter en cas de besoin.

La richesse des peuples à prédominance pastorale ne se limitait pas à la possession d'un troupeau, elle était aussi foncière. Des groupes comme les Oromo, les Somali et les Masai déployaient leur activité sur de vastes territoires d'Afrique de l'Est. « Avec leur mobilité naturelle, leur cohésion politique et grâce à la santé et à la vigueur que leur donnait en général leur régime alimentaire riche en protéines à base de lait, de sang et de viande, les pasteurs nomades dominaient militairement une grande partie de l'Afrique de l'Est²². » En fait, on donnerait une juste image de la géographie économique de l'intérieur du Kenya et de la Tanzanie au milieu du XVIII^e siècle en la présentant comme une « mer » d'économie pastorale baignant quelques « îles » de production agricole. En définitive les pasteurs, par leur statut social, leur richesse, l'étendue de leur territoire et leur puissance politique et militaire, imposaient leur mode production et de vie, et étaient enviés.

18. M. H. Y. Kaniki, 1974, p. 14.

19. R. W. July, 1974, p. 180.

20. R. M. A. van Zwaneberg et A. King, 1975, p. 80.

21. R. W. July, 1974, p. 180.

22. R. M. A. van Zwaneberg et A. King, 1975, p. 80.

La chasse était une activité complémentaire de l'agriculture et de l'élevage du bétail, aussi bien comme source de nourriture que pour la protection des cultures. Plusieurs traditions est-africaines en évoquent l'importance, en particulier parmi les peuples pauvres en bétail et, par conséquent, en protéines animales. Les récits, en particulier ceux des Luo, des Shambaa, des Pare et des Abakuria expliquent que, fréquemment, les mouvements migratoires étaient le fait de chasseurs qui, poursuivant un animal, découvraient un endroit qui leur convenait où ils décidaient de s'établir. L'origine mythique du Royaume de Shambaa nous est révélée par l'histoire de Mbegha, ce chasseur ngulu qui tuait les cochons sauvages qui détruisaient les cultures des Shambaa, et distribuait gratuitement la viande ainsi obtenue. « Les Shambaa, pour lui témoigner leur admiration et leur reconnaissance, lui donnèrent des femmes et firent de lui le roi de tout l'Usambara²³. » Le fondateur de la dynastie des Muyinga, qui régna sur les Hehe, était, dit-on, venu d'Ikombagulu (en Usagara) au cours d'une expédition de chasse²⁴. On dit également que les fondateurs des chefferies sumbwa, zinza, tongwe et bende étaient « des chasseurs originaires de Buha, du Burundi, de Rusubi ou du Rwanda²⁵ ». La chasse était donc une activité importante et respectée.

Les hommes chassaient les animaux pour leur chair, afin de compléter leur régime alimentaire végétal. Les terres cultivées et les animaux domestiqués avaient besoin d'être protégés contre les bêtes sauvages et les oiseaux. Empêcher les herbivores et les rongeurs de détruire les cultures était la tâche des hommes; ils s'en acquittaient en creusant des tranchées et des trappes, en posant des collets et en chassant au javalot, à l'arc et avec des chiens.

L'importance assignée par la tradition à l'élevage, à l'agriculture et à la chasse contraste avec le peu de cas fait, semble-t-il, de la pêche, sauf parmi les communautés vivant sur les rives des lacs Turkana, Victoria, Baringo, Eyasi et au bord de l'océan Indien. Diverses espèces de poissons étaient prises à la ligne, au filet, au casier et à la nasse. Le poisson séché était, et est toujours, vendu aux habitants éloignés des lieux de pêche.

Les traditions de la plupart des peuples de l'Afrique orientale font état de l'ancienneté de leur connaissance du travail du fer, aussi bien pour le fondre que le forger. Les archéologues et les linguistes ont également établi que les techniques de la métallurgie furent introduites en Afrique de l'Est par les Bantu probablement six siècles avant notre ère. Les plus anciens sites de l'âge du fer en Afrique orientale se trouvent autour du lac Victoria (Buhaya, Rwanda, Nyanza et Chobi). Ceux de Buhaya remontent au V^e ou au VI^e siècle avant notre ère et ceux qui sont au bord du golfe de Winam et dans le nord de l'Ouganda datent du III^e ou du IV^e siècle de notre ère²⁶. « Ces sites se caractérisent par des fourneaux de fonderie hauts et cylindriques, par des poteries d'un style particulier appelé urewe, par la densité du peuplement

23. A. D. Roberts, 1968a, p. 5.

24. *Ibid.*, p. 39.

25. *Ibid.*, p. 120.

26. H. N. Chittick, 1975, p. 18; T. T. Spear, 1981, p. 12.

des villages et par la pratique de l'agriculture²⁷. » Un autre ensemble de sites datant du début de l'âge de fer (II^e ou III^e siècle avant notre ère) se trouve à Kwale, à Pare, dans la région du Kilimandjaro et en Usambare. « Ces sites se caractérisent par des poteries de style kwale; on y a découvert les traces d'un habitat sédentaire et d'une activité agricole²⁸. » La métallurgie du fer était, d'ordinaire, l'occupation exclusive d'un petit nombre de groupes, elle était très prestigieuse et, parfois, permettait de s'enrichir. Chez les Nyiha, la fonte du fer était entourée d'une grande cérémonie au cours de laquelle il était



27.2. Forgerons fabriquant une houe.

[Source: D. Livingstone, *Last journals*, Londres, John Murray, 1874, vol. I, p. 146. © Royal Commonwealth Society Library.]

27. T. T. Spear, 1981, p. 12.

28. *Ibid.*, p. 12-13; D. W. Phillipson, 1977. Pour de plus amples renseignements, voir UNESCO, *Histoire générale de l'Afrique*, vol. II, chap. 23.

absolument interdit aux femmes de s'approcher du fourneau²⁹. Plusieurs traditions ugweno rapportent que vers le début du XVI^e siècle, certaines familles étaient spécialisées dans la fonte et la forge du fer. La principale, les Washana, détenait le pouvoir politique dans le pays. Elle fut plus tard renversée par les Wasuya qui transformèrent ce qui avait été jusqu'alors un rituel d'initiation clanique en une institution politique complexe dotée de pouvoirs coercitifs illimités³⁰. Dans l'ouest du Kenya, les Abagusii prétendent avoir travaillé le fer depuis le XVI^e siècle. Leurs forgerons se seraient, selon eux, considérablement enrichis grâce à la vente des produits qu'ils fabriquaient³¹. Chez les Luo, au nord du golfe de Winam, les principaux forgerons étaient les Walowa de Yimbo³². Ils fabriquaient des houes, des pointes de flèche, des ornements, des aiguilles, des haches, des javelots, des couteaux et des rasoirs. L'exploitation des mines de sel et l'artisanat, comme la fabrication des tambours, la poterie et la construction des canots avaient aussi leur importance. La tradition faisait de ces activités les spécialités exclusives de clans bien déterminés. La vannerie et la construction des maisons, en revanche, n'étaient pas particulièrement l'apanage de spécialistes mais étaient plutôt entreprises par tous ceux qui avaient le temps de s'y consacrer.

En fin de compte, on ne saurait assez souligner qu'entre 1500 et 1800, la production vivrière fut sans cesse un facteur primordial de la survie et de l'expansion de la société car elle permit une croissance régulière de la population. Au fur et à mesure que les exploitations agricoles extensives et les pâturages couvraient la plus grande partie de l'Afrique de l'Est et que la production permettait de satisfaire plus que les besoins essentiels, l'homme pouvait détacher son regard de l'immédiat pour le porter vers d'autres objectifs. Il savait conserver et stocker la nourriture et pouvait ainsi utiliser le temps libéré à des fins autres que la recherche de moyens de subsistance. Il était en mesure d'aborder le processus de spécialisation, en exemptant certains individus de la tâche de produire la nourriture afin qu'ils se consacrent à d'autres objectifs, tels que la distribution des marchandises, la conduite de la guerre, le service de l'État, l'art, la religion, la médecine, la philosophie et le progrès technique.

Le commerce

Jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, la plupart des sociétés de l'intérieur du Kenya et de la Tanzanie se développaient indépendamment des forces globales externes. Elles étaient politiquement, économiquement et socialement indépendantes. Comme le dit Sheriff, «leur économie était symétrique et intégrée de l'intérieur, c'est-à-dire qu'elles produisaient ce qu'elles consommaient et l'excédent était conservé à l'intérieur de la collectivité pour

29. Brock, 1968, p. 75.

30. I. N. Kimambo, 1969, p. 45-64.

31. W. R. Ochieng', 1974a, p. 213.

32. *Id.*, 1970, p. 8.

favoriser l'essor de métiers non agricoles et la différenciation sociale³³ ». L'échange de divers excédents s'appelle le commerce.

Le commerce, échange de biens entre les individus pour leur avantage mutuel, est une habitude humaine universelle que l'on trouve même parmi les sociétés les plus simples. Bien qu'elles soient couramment considérées comme ayant des économies de subsistance autosuffisantes, le commerce au sens d'une série régulière d'actes d'échange se rencontre fréquemment, y compris parmi celles qui vivent de la chasse et de la cueillette. La nécessité du commerce découle du simple fait qu'à aucun moment la nature n'a doté tous les groupes et toutes les régions de moyens et de ressources semblables. Les gens se sont mis à faire du commerce parce que leurs voisins possédaient des biens essentiels dont ils manquaient eux-mêmes mais dont ils avaient un égal besoin soit pour vivre, soit pour leur plaisir.

Prenons, par exemple, la relation entre pasteurs et agriculteurs. Il y a, bien sûr, l'idée fautive qui consiste à considérer la vie pastorale comme historiquement séparée et essentiellement antagoniste de l'agriculture. Et le fait est que la production littéraire coloniale a fabriqué l'image d'une lutte perpétuelle entre pasteurs et agriculteurs. On peut, il est vrai, parler de contrastes entre les deux, mais sans oublier tout ce qui incitait à la coopération : pasteurs et agriculteurs échangeaient leurs produits.

On a beaucoup écrit sur les relations commerciales qui ont existé depuis des siècles entre l'Afrique de l'Est et l'Orient. De fait, même avant l'établissement du commerce lointain qui, au XIX^e siècle, allait devenir l'épine dorsale des échanges commerciaux entre l'Afrique de l'Est et les pays d'outre-mer, il en existait entre l'Afrique de l'Est et les États asiatiques³⁴. Mais il faut souligner que les relations commerciales de quelque importance en Afrique de l'Est ne se limitaient pas aux échanges purement commerciaux avec les marchés étrangers, car il existait des liens économiques internes importants entre les différentes régions culturelles et écologiques.

Le commerce africain a été de longue date stimulé par les contacts entre régions écologiques distinctes et cultures à la fois différentes et complémentaires. On pourrait même affirmer que c'est ce commerce-là qui a vraiment compté pour les peuples africains car il portait sur des articles correspondant à des besoins essentiels souvent déterminés par des facteurs écologiques et climatiques. Le commerce interne africain obéissait à des motivations et à une dynamique différentes de celles du commerce arabe ou européen. Par exemple, dans certaines régions, vaincre la famine était l'un des principaux objectifs du commerce africain. Il était par conséquent irrégulier et sporadique. C'était aussi un moyen de s'enrichir en accumulant bétail et denrées alimentaires.

Examinons quelques exemples de ce commerce. Les traditions des Kikuyu parlent de liaisons commerciales anciennes entre eux et leurs voisins, les Akamba et les Masai. L'économie kikuyu avait des ressources diverses. Les Kikuyu étaient, certes, principalement des agriculteurs, mais il faut rappeler que certains groupes, comme les Kikuyu de Tetu et Mathira au Nyeri,

33. A. M. H. Sheriff, 1980, p. 36.

34. Voir le chapitre 25.

étaient à tel point influencés par leurs voisins masaï qu'ils avaient évolué vers une économie semi-pastorale et vivaient presque comme des Masaï. À l'autre extrême, il y avait la fraction athi des Kikuyu qui s'était spécialisée dans la chasse, l'exploitation des produits de la forêt et la récolte de la cire d'abeille et du miel. Aux Masaï, les Kikuyu offraient divers produits manufacturés et autant de denrées agricoles — pots, Calebasses, lances et sabres, mais aussi miel, tabac, soies d'éléphant et ocre —, tous produits que les Masaï payaient en bétail, en magie, en lait, en peaux et en capes de cuir.

Les territoires kikuyu furent aussi d'excellents marchés pour les Akamba après 1760. Les négociants akamba se procuraient, auprès des communautés kikuyu de Muranga et de Nyeri, les produits agricoles de base dont leur pays manquait partiellement : une certaine espèce de haricot pouvant être conservé (*nzavi*), une variété d'igname (*ikwa*), le maranta arundinacée qui poussait dans les étangs de l'intérieur (*nduma*), un haricot très courant chez les Kikuyu (*njaki*), le maïs classique (*mwembe*) et, parfois, un légume vert dont les Akamba étaient particulièrement friands (*ndulu*). Ils payaient ces marchandises avec des peaux d'animaux (*mbua*) et un certain type de bière (*uki*) qui fermentait plus longuement que celle des communautés voisines et, à l'occasion, ils échangeaient leur travail au moment des récoltes contre une part équivalente des denrées récoltées³⁵.

Plus à l'ouest, sur la rive orientale du lac Victoria, un vaste réseau de relations commerciales reliait les diverses communautés entre elles. Les partenaires principaux des échanges étaient les Abagusii et les Luo. Les premiers vendaient aux seconds des produits agricoles et des articles en fer tels que haches, lances, rasoirs et pointes de flèche, ainsi que de la stéatite et des peaux de léopard et de babouin. Tout cela était échangé contre les diverses marchandises qu'offraient les Luo, principalement du bétail, mais aussi du sel pour le bétail, des peaux, du beurre clarifié, du lait, des poissons, de la poterie et du poison. Le commerce entre les Masaï et leurs voisins du Nyanza était négligeable, encore que les lances à large fer des Masaï ainsi que leur magie eussent été très prisées chez les Abagusii et les Luo. Les Masaï étaient payés en retour avec des denrées alimentaires³⁶.

Lorsqu'on descend vers le sud, en Tanzanie, les traditions de l'Unyamwezi occidental et de l'Uvinza parlent de groupes d'immigrants venus du nord avant 1800 et qui échangeaient des céréales contre des pots avec les premiers habitants de la région, « des pêcheurs qui vivaient jusqu'alors sur les rives des cours d'eau et ne faisaient que de l'agriculture³⁷ ». Chez les Nyamwezi, les produits de la forêt — tissus de fibre d'écorce, boîtes d'écorce et bois de lances, miel et cire d'abeille — faisaient aussi l'objet d'un commerce entre villages et étaient particulièrement demandés dans les pays du Nord où vivaient les Iramba, les Sumbwa et les Sukuma. En Unyakyusa, la plupart des femmes faisaient de la poterie mais les régions volcaniques, qui manquaient d'argile, devaient attendre le passage de spécialistes comme

35. K. Jackson, 1976.

36. W. R. Ochieng', 1974, p. 68-69.

37. A. D. Roberts, 1970c, p. 43.

les femmes kisii des bords du lac Nyasa qui allaient, troquant leurs pots, de maison en maison dans les villages nyakyusa, ou des habitants de Ngaseni qui vendaient leurs grandes cruches à bière le long de la route qui serpentait sur les hautes pentes du Kilimandjaro³⁸.

Le fer et le sel constituaient probablement les deux articles les plus importants aux premiers temps du commerce en Tanzanie centrale. La principale région d'extraction et de travail du fer se trouvait dans le Nord, au pays des Ha et des Zinza. La rareté générale du fer encourageait fortement sa commercialisation. Que ce soit en Tanzanie centrale, occidentale ou septentrionale, il était utilisé sous des formes très diverses : fers de houes pour la culture, lames de couteaux et fers de haches pour la construction et autres travaux artisanaux, fers de lance et pointes de flèche pour la chasse, la pêche et la guerre. Nombreux étaient les commerçants du Nord et du Sud qui se rendaient au pays des Ha et des Zinza pour acheter ces articles en fer qu'ils s'en retournaient vendre chez eux moyennant bénéfice. Les Nyamwezi du Nord introduisirent les houes en fer chez les Nyatura. Et Andrew Roberts nous apprend que celles du Nord-Ouest étaient retravaillées pour façonner des fers de lance, non seulement chez les pêcheurs sukuma et wakiko du bas Malagarasi mais aussi parmi les Masaï de l'ouest du Baraguyu³⁹. Dans le Nord-Est, les Chagga et les Masaï se procuraient des produits en fer auprès des fondeurs de Pare et, vers la fin du XVIII^e siècle, la principauté mamba devint le centre du travail du fer pour une grande partie de la région du Kilimandjaro. Dans le Sud, les forgerons fipa échangeaient le produit de leur travail contre de la toile tissée dans la vallée de Rukwa tandis que les Nyakyusa se lançaient à l'assaut des monts Livingstone pour troquer des denrées alimentaires contre les produits sortant des fonderies kinga. Le fer était un bien rare et précieux. Il fallait être riche pour posséder des houes en fer. Celles qui étaient utilisées dans la région du Kilimandjaro vers la fin du XVIII^e siècle avaient seulement quelques centimètres de large et les Sandawe qui s'en servaient les usaient jusqu'au manche⁴⁰.

L'autre produit pivot des échanges régionaux était le sel, nécessité vitale pour des hommes dont l'alimentation était essentiellement à base de végétaux. La plupart des gens en produisaient de petites quantités en brûlant de l'herbe ou en raclant des dépôts superficiels, mais rares en étaient les sources de bonne qualité. Les principaux puits salants se trouvaient à Ivuna, à Kanyenye, à Ugogo, au bord du lac Balangida, à Singida et sur les rives du lac Eyasi, ainsi qu'à Bukune et Bulungwa, au sud de Kahama, et les plus importantes sources d'eau salée se situaient à Buha et à Uvinza. Le commerce de tout ce sel était général, mais il se faisait « en particulier vers le nord et le sud⁴¹ ». Les sources d'Uvinza, notamment, semblent avoir été exploitées depuis le premier millénaire de notre ère⁴². L'industrie salinière de Vinza fut ultérieurement stimulée

38. J. Iliffe, 1979, p. 18.

39. A. D. Roberts, 1970c, p. 45-46.

40. J. Iliffe, 1979, p. 19.

41. A. D. Roberts, 1970c, p. 47.

42. J. Iliffe, 1979, p. 19.

par la fondation de la première chefferie vinza en 1800, « qui élargit l'éventail des contacts sociaux et créa un groupe social qui bénéficiait directement, par application d'une taxe, de l'accroissement de la production de sel⁴³ ».

Le commerce entre les Miji-Kenda du sud-est du Kenya et du nord-est de la Tanzanie ne commença à prendre une ampleur appréciable qu'à partir du milieu du XVIII^e siècle. Ce fut au cours de cette période que la majorité des Miji-Kenda, qui s'étaient auparavant retranchés dans des villages fortifiés bâtis au sommet des collines qui s'étendent au-delà des plaines côtières, commencèrent à sortir de leur territoire. Par la suite, leur population s'étant considérablement accrue, ils se lancèrent dans une série de nouvelles migrations qui les conduisirent dans les parties basses moins fertiles de leur pays vallonné, où ils eurent des heurts fréquents avec les Oromo et les Masai⁴⁴.

Les Miji-Kenda étaient essentiellement des cultivateurs de mil, de riz et de fruits. Pendant tout le XVIII^e siècle, ils furent les alliés indéfectibles des Mazrui et fournirent régulièrement de nombreux villages du littoral en toutes sortes de produits, dont l'ivoire, la gomme arabique, le miel, la cire d'abeille, le tabac, des céréales, des denrées alimentaires et du bois pour la construction des boutres. En échange, les négociants miji-kenda obtenaient du sel, des perles de verre, des tissus, des houes en fer et d'autres articles. Si l'on en croit John Lamphear, dès 1750, sinon plus tôt, les Miji-Kenda étaient des intermédiaires du commerce swahili et arabe⁴⁵. Leurs caravanes reliaient la côte à l'intérieur du pays en faisant route vers le nord et le nord-ouest. Dans la première direction, les marchands miji-kenda traversaient le pays des Oromo et des Borana dont ils obtenaient principalement du bétail en échange de tissus et de perles. Vers le nord-ouest, ils pénétraient en pays Akamba et Chagga où ils se procuraient de l'ivoire, du miel et de la cire d'abeille⁴⁶. Mais la mainmise des Miji-Kenda sur le commerce intérieur fut de courte durée et, vers la seconde moitié du XVIII^e siècle, les Akamba les supplantèrent.

Les considérations qui précèdent nous permettent de penser que le commerce dans les régions de l'intérieur du Kenya et de la Tanzanie, en 1700 ou même avant, donnait peut-être lieu à des échanges sur des distances considérables. Il est clair, cependant, que ce fut seulement vers 1800 que l'intérieur de l'Afrique de l'Est commença à participer au commerce lointain et à se trouver, par là, relié aux systèmes économiques qui le sous-tendaient.

L'activité sociale et politique

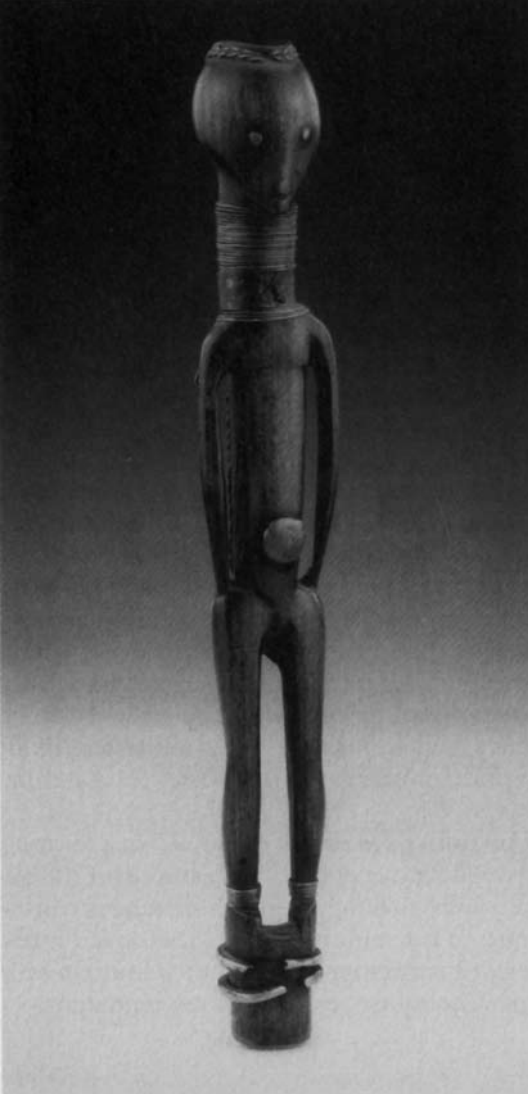
Les institutions et les organisations sociales et politiques jouaient un rôle important dans le maintien de la cohésion sociale et dans la protection de la propriété et du commerce. Il faut remarquer qu'à cette époque, la société

43. A. D. Roberts, 1970*c*, p. 47.

44. T. T. Spear, 1976 et 1978.

45. J. E. Lamphear, 1970; W. R. Ochieng', 1975*b*.

46. W. R. Ochieng', 1974*a* et *b*.



27.3. Statuette kamba représentant une figure féminine; bois ayant une patine naturelle claire. Le cou et les chevilles portent de nombreux anneaux de cuivre et les yeux, le nombril et les cheveux des incrustations de métal. Hauteur: 26,5 cm.
[H. Dubois, Bruxelles.]

de l'intérieur de l'Afrique orientale était loin d'avoir acquis sa physionomie définitive. Bien que la carte linguistique de l'Afrique orientale fût alors en train de prendre l'aspect qu'elle a aujourd'hui, d'importantes migrations intérieures continuaient de se produire vers les régions peu peuplées ou inhabitées. Elles mettaient parfois en contact des peuples qui parlaient des langues ou des dialectes différents ou qui n'avaient pas la même organisation politique et économique. Les conflits se multipliaient à l'intérieur des sociétés africaines à mesure que les clans s'étendaient et s'accroissaient. Trouver une façon de résoudre les conflits de façon efficace devenait une

nécessité. Lorsqu'une querelle entre clans s'élevait, les parties recherchaient l'arbitrage d'individus respectés pour leur sagesse. Dans certaines régions, par exemple Shambaa⁴⁷, Yimbo⁴⁸, Nandi⁴⁹ et Unyiha, des groupes ou des familles d'immigrants imposèrent leur domination politique aux communautés autochtones. Ailleurs, ils furent assimilés par les institutions de la société locale. Dans les deux cas, les migrations intérieures déclenchèrent des processus d'intégration culturelle et politique qui se poursuivirent durant la période coloniale.

En d'autres termes, les XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles furent marqués, au point de vue politique et culturel, par une tendance à une centralisation politique accrue et par la constitution de groupes linguistiques et sociaux de plus en plus importants. Un certain nombre de facteurs militaient en faveur du passage à une échelle politique plus vaste. Il fallait, par exemple, mettre en place des moyens de défense plus efficaces que ceux que pouvait offrir le clan ou le village et élargir les espaces d'activité économique. Divers modes d'organisation sociale virent ainsi le jour dans l'intérieur de l'Afrique orientale, le contraste le plus frappant étant toutefois celui qui opposait les éleveurs aux cultivateurs⁵⁰.

Les pasteurs étaient, tout comme les chasseurs, des parasites vivant aux dépens des herbivores. Comme les chasseurs, ils menaient une vie d'errance, se déplaçant sur d'assez longues distances pour rechercher des pâturages. Ils suivaient souvent un schéma plus ou moins régulier de migration qui leur permettait de découvrir les terrains de pâture les plus riches et les mieux arrosés suivant les saisons de l'année. Par-dessus tout, il leur fallait protéger leurs troupeaux contre les carnivores ennemis, qui pouvaient être des animaux ou d'autres hommes. Ce genre de vie n'allait pas sans une forme organisée de commandement. Il importait qu'il y eût une autorité hiérarchique nettement identifiée pour déterminer les routes à suivre et pour prendre le commandement de la communauté entière en cas d'urgence, lorsque des ennemis tentaient de s'introduire dans les pâturages traditionnels de la communauté ou de dérober les bêtes de ses troupeaux⁵¹.

En un certain sens, l'histoire politique de l'intérieur du Kenya et de la Tanzanie a été celle d'une oscillation entre la supériorité numérique rendue possible par l'agriculture et l'organisation politico-militaire disciplinée qu'exigeait la vie pastorale. L'équilibre basculait en faveur de l'un ou l'autre de ces modes de vie, selon les fluctuations de l'organisation et de la cohésion sociales et en fonction du progrès technique. En 1800, les pasteurs commençaient à perdre leur pouvoir économique et militaire au bénéfice des cultivateurs qui amélioraient rapidement leurs institutions politiques grâce à l'intégration sociale et au perfectionnement de leurs capacités agricoles. Pendant tout le XIX^e siècle, les maladies qui frappaient

47. S. Feierman, 1968, p. 1-8.

48. W. R. Ochieng', 1975c et 1976.

49. *Id.*, 1977, p. 58-76; B. J. Walter, 1970.

50. B. Brock, 1968.

51. R. M. A. van Zwanenberg et A. King, 1975, p. 79-87.

le bétail, les épidémies et les guerres civiles entraînent le déclin militaire et économique notamment d'éleveurs masai⁵². On pourrait donc dire que l'évolution sociopolitique des régions de l'intérieur du Kenya et de la Tanzanie s'accélérait sous l'effet de la multiplication des organisations sociales et des migrations.

Il existait, au début du XVIII^e siècle, deux types de formations sociopolitiques dans cette zone. Il y avait, d'une part, des sociétés comme celles des Kikuyu, des Miji-Kenda, des Kamba et des Masaï, qui formaient des communautés dispersées et indépendantes correspondant à des familles patrilineaires et à des clans d'importance variable, dépourvues de toute forme d'administration traditionnelle centralisée. La décentralisation n'était toutefois pas synonyme, nous le verrons, de désorganisation ni de manque de cohésion politique et sociale. Ces sociétés décentralisées avaient des conseils de famille, de village et de secteur. Au niveau le plus élevé, les membres du conseil de gouvernement étaient choisis parmi les anciens qui formaient les conseils de clan ou de district. Les membres de chaque famille, de chaque clan et de chaque secteur étaient unis par des relations qui déterminaient et régissaient le comportement des individus et établissaient entre eux des droits et des obligations réciproques. Chez les Kikuyu, les initiatives personnelles, considérées comme égoïstes, étaient combattues, « tandis qu'on tenait pour une vertu essentielle le sens de la solidarité et de l'effort collectif⁵³ ».

D'autre part, on trouvait des sociétés centralisées (ou centralisatrices) comme celles des Shambaa, des Pare, des Sukuma, des Nyamwezi et des Wanga, dont le système d'administration rudimentaire était l'instrument d'un encadrement sociopolitique. À la fin du XVIII^e siècle, certains de ces groupes, notamment les Shambaa et les Pare, étaient gouvernés par des rois puissants et despotiques ou par des chefs suprêmes assistés de divers conseils, ministres et chefs de district.

Voyons de plus près certains exemples de cette évolution. Avant 1300, la Tanzanie centrale était habitée par une population éparse d'agriculteurs bantu sédentaires, de pasteurs sous influence couchitique, les Mbugu, les Gorowa, les Burungi, les Alagwa et les Aramanik, et de chasseurs-cueilleurs, les Sandawe et les Hadzapi. Ils vivaient dans des villages dont on retrouve des vestiges, en particulier ceux des agriculteurs bantu, éparpillés dans tout le pays. Ces premiers villages s'autogouvernaient selon une organisation familiale, l'autorité se trouvant centralisée entre les mains de deux ou trois familles influentes. En fait, il semble que la plupart des communautés tanzaniennes, lorsqu'elles se sont établies sur leurs territoires respectifs, aient compris l'importance qu'il y avait pour elles à s'organiser sous une forme ou sous une autre. Mais parce que leurs migrations avaient été le fait d'individus ou de petits groupes, les liens de parenté jouèrent également un rôle essentiel dans leur organisation. Chacun des groupes définis par ces liens contenait les germes d'une organisation politique.

52. G. S. Were et D. A. Wilson, 1972, p. 89-96.

53. R. W. July, 1974, p. 177-178.

Chez les Pare, le premier stade de l'organisation politique fut atteint lorsque chaque clan s'établit sur un territoire et se soumit à l'autorité d'un chef rituel et héréditaire. Les besoins religieux de la communauté étaient donc au cœur de leur évolution politique⁵⁴. Une fois fixé sur un territoire, chaque groupe construisait progressivement un sanctuaire (*mpungi*) qui lui permettait d'entrer en relation avec les ancêtres fondateurs et dont les membres se rassemblaient périodiquement pour y pratiquer leur culte. Avec l'accroissement de la population, il devint nécessaire d'unifier les différents clans. L'époque où se produisit cette unification est enveloppée de mythes mais, d'après Isaria Kimambo, plusieurs clans ugweno reconnurent pour chef un forgeron washana, « il y a de cela environ seize générations ». Les Washana furent ensuite renversés par les Wasuya qui, à partir de l'organisation politique rudimentaire déjà existante, fondèrent un État centralisé. Ce coup d'État fut l'œuvre d'Angovi, mais c'est son fils, Mranga, qui consolida l'État ugweno. Isaria Kimambo considère Mranga comme l'un des grands réformateurs politiques de la Tanzanie : « Il transforma ce qui avait été jusqu'alors un rituel d'initiation clanique en une institution politique complexe dotée de pouvoirs coercitifs illimités. Il organisa une hiérarchie de conseils, s'entoura de nombreux dignitaires qui relevaient de lui seul et étendit son royaume à toute la partie nord du plateau de Pare en confiant à ses fils le gouvernement de certains districts⁵⁵. »

À l'apogée de sa puissance, l'État ugweno était dirigé par un chef suprême (*mangi mrwe*) qui gouvernait avec l'aide d'un conseil des ministres et des *wamagi* (chefs de districts).

Nous avons montré que l'accroissement démographique, joint à l'apparition des chefs rituels et des forgerons spécialisés, conduisit, en Ugweno (et plus tard dans l'ensemble des monts Pare), à l'unification des clans dans l'intérêt politique et économique de toute la communauté. Ainsi, la partie nord du plateau de Pare formait un territoire d'un seul tenant, ce qui favorisait la concentration de la population. En outre, la richesse et les prétendus pouvoirs surnaturels de chefs décidés entraînaient des partisans dans leur sillage.

Buboka était une autre région de la Tanzanie où s'étaient établies, dès le début du XVII^e siècle, de solides institutions centrées autour de la fonction de chef et où plusieurs lignages dirigeants s'étaient formés au sein des communautés agricoles, comprenant le Karagwe, les États buhaya, le Buzinza et les États ha. Leur système politique, plus centralisé que ceux de tous les autres États tanzaniens, reposait sur le contrôle de la terre et des troupeaux, si bien que leur système de tribut était également plus lourd. Ces États se trouvaient dans la région des Grands Lacs⁵⁶. Plus au sud, vers 1600, les chefferies qui s'étaient multipliées dans toute la Tanzanie se ressemblaient à bien des égards. Par exemple, chacune d'elles était formée d'un petit groupe de villages et de secteurs placés sous l'autorité d'un seul chef que les

54. I. N. Kimambo, 1969, p. 4.

55. *Id.*, 1968, p. 19.

56. Voir chapitre 26.

villageois choisissaient au sein du lignage dirigeant, et qui s'appelait *ntemi* ou *mtemi*. Il présidait les conseils et la cour suprême de la chefferie, était le détenteur de certains ornements spéciaux, symboles de la suprématie, tels que les lances sacrées, et entretenait le feu royal par lequel tous les feux de son petit royaume étaient censés être allumés.

La ressemblance étonnante que présentaient l'organisation de ces chefferies et les insignes des chefs conduisit, à une certaine époque, des historiens comme R. Oliver et J. D. Fage à avancer l'hypothèse d'une origine commune qu'ils situèrent en Ouganda, au Rwanda, au Burundi et, remontant encore plus haut dans le temps, dans la vallée du Nil⁵⁷. Mais des spécialistes de l'histoire politique de la Tanzanie ont réfuté ces théories diffusionnistes qui, dans certains cas, sont empreintes de racisme⁵⁸. I. N. Kimambo, en particulier, a soutenu que l'explication des ressemblances entre les entités politiques de l'Afrique, que ce soit à l'échelle d'une région ou de tout le continent, devait être recherchée chez les peuples d'agriculteurs et que les différences de grandeur entre ces entités s'expliquaient par l'adaptation au milieu et à certains facteurs externes.

Andrew Roberts affirme, par exemple, que les nombreuses chefferies nyamwezi ne sont probablement pas issues d'un processus unique de migration ou de diffusion mais du milieu dans lequel vivaient les Nyamwezi. « Très tôt, mais nous ne savons pas exactement à quelle époque, certains hommes furent respectés pour leurs pouvoirs magiques, parce qu'ils savaient faire tomber la pluie, défricher les forêts ou arbitrer les conflits⁵⁹. » C'est autour de ces hommes que sont nées les chefferies nyamwezi. « Les chefs nyamwezi (*ntemi*) possédaient des pouvoirs aussi bien rituels qu'administratifs à peu près semblables à ceux des autres chefs de l'Afrique orientale et centrale⁶⁰. » Mais contrairement à ce qui se passa en Upare où la tendance était à la centralisation, les petites chefferies nyamwezi tendaient à se multiplier « à cause non seulement des migrations mais aussi du morcellement des chefferies ». L'Unyamwezi ne connut une centralisation rapide qu'au XIX^e siècle avec « l'extension du commerce » et l'apparition de négociants et d'organiseurs redoutables tel Mirambo.

Chez les Fipa du sud-ouest de la Tanzanie, les plus anciens mythes sur l'origine se rattachent à la fondation du Royaume milansi. D'après une version rapportée par Roy Willis, « le premier homme, qui s'appelait Ntakwa, tomba du ciel au commencement du monde et fonda la lignée des chefs milansi⁶¹ ». Les premiers habitants de l'Ufipa furent des cultivateurs qui vivaient étroitement regroupés au sein de villages, ce qui les incita à organiser leur défense commune et, finalement, à bâtir des fortifications. Les membres de la famille régnante, qui venait probablement de la région

57. R. Oliver et J. D. Fage, 1962, p. 44-52; I. N. Kimambo, 1969, p. 1-10.

58. G. Seligman, 1957, p. 85.

59. A. D. Roberts (dir. publ.), 1968, p. 18.

60. *Ibid.*, p. 119.

61. R. G. Willis, 1968, p. 82-83.

du lac Mweru, tiraient, semble-t-il, leur pouvoir de leur habileté à travailler le fer. « Le fait que le chef milansi actuel exerce le métier héréditaire de forgeron, nous dit Willis, confirme l'hypothèse selon laquelle les fondateurs de la chefferie étaient eux-mêmes des forgerons⁶². » Les traditions milansi rapportent que leur premier chef, Ntatakwa, envoya ses fils fonder des villages et gouverner d'autres parties du pays. Le Royaume des Fipa semble avoir été une confédération de chefferies dont les chefs étaient apparentés.

Plus tard, au XVIII^e siècle, le régime politique des Fipa changea à la suite d'une invasion d'éleveurs venus du Nord et qui introduisirent dans le Royaume des idées politiques analogues à celles qui avaient cours au Buganda, au Bunyoro et à Ankole. Le nouveau gouvernement reposait non plus sur les relations des « chefs pères » avec les « chefs fils » mais sur le lien de fidélité personnelle qui unissait un souverain à un certain nombre de ses partisans nommés par lui à des postes de commandement aux frontières du royaume. Il n'y avait pas de relation de parenté entre ces hommes et le roi. Il semble qu'un coup d'État ait renversé la dynastie traditionnelle, celle des Milansi, et porté sur le trône celle des Twa. Certains des chefs vassaux, demeurés fidèles à la dynastie des Milansi, durent sans doute être soumis par la force. Le règne des Twa fut cependant loin d'être pacifique, car l'Ufipa fut à nouveau envahi vers la fin du XVIII^e siècle, cette fois par les Nyiha qui brûlèrent les villages milansi. Au début du XIX^e siècle, la paix n'avait toujours pas été rétablie : la guerre civile faisait rage entre deux prétendants au trône.

Un assez grand nombre de chefferies *ntemi*, plus ou moins étendues et centralisées, sont donc apparues en Tanzanie entre le XVI^e et le XVIII^e siècle. Elles répondaient à des besoins humains, politiques et économiques, et furent modelées par le milieu physique et humain. La plupart des États tanzaniens avaient pour objectifs la centralisation et l'expansion économique, mais le processus d'édification des nations s'avéra souvent difficile. Parfois, comme dans le cas des Nyamwezi, ces États durent faire face à des divisions et à des sécessions ou, comme dans le cas des Fipa, à des coups d'État et à des guerres civiles. Les difficultés qu'ils rencontrèrent ressemblent, à beaucoup d'égards, à celles que connurent les États africains modernes engagés dans le processus d'édification nationale.

Dans l'ouest du Kenya, les Luo semblent avoir développé leur système de parenté, leurs cultes ancestraux et la transmission héréditaire du pouvoir, ce qui fit qu'ils eurent tendance à former des communautés fondées en droit et qui étaient organisées sur un mode rituel autour de clans propriétaires des terres (*weg-piny*) et de leurs chefs héréditaires désignés. Quand ils arrivèrent au Nyanza, ils créèrent de préférence des entités sociopolitiques qui étaient plus centralisées et plus stratifiées que toutes les communautés ayant existé auparavant. Et, bien que les clans et les lignages des Luo fussent quasiment égaux, l'existence de groupes dirigeants, de groupes de prêtres et de groupes

62. *Ibid.*, p. 84.

roturiers témoignait néanmoins d'un degré d'inégalité qu'il était rare de rencontrer dans la plupart des sociétés du Kenya.

La meilleure analyse de la façon dont le système sociopolitique des Luo fonctionnait au Nyanza dans les temps précoloniaux est probablement celle que nous devons à Peter C. Oloo dans son étude sur la branche alego des Luo⁶³. Il est d'accord avec B. A. Ogot pour dire qu'au plus haut niveau de l'organisation politique, les Luo étaient subdivisés en douze ou treize *ogendini* (sous-groupes ethniques) de tailles diverses. Pour en être membre, il fallait passer par l'intermédiaire du *gʷeng'* (pluriel *gʷenge*), une unité territoriale et politique semi-autonome. En principe, le *gʷeng'* était habité par les membres d'un clan mais, très souvent, certaines parties étaient concédées à des lignages et à des clans étrangers (*jodak*) « soit parce que ceux-ci avaient pris part à la conquête du territoire, soit moyennant des conditions stipulées par le clan dominant qui était réputé posséder tout le terrain de l'unité territoriale. La société du *gʷeng'* tendait donc à être une société plurale⁶⁴ ».

La plus haute assemblée politique de tout *gʷeng'* était le conseil des anciens (*buch jodong gʷeng'*). En Alego, étaient habilités à en faire partie tous les chefs de lignage du clan dominant, quant aux communautés des *jodak*, elles ne pouvaient y être représentées que par certains de leurs anciens choisis en fonction de leurs capacités. (Dans le Yimbo, autre chefferie luo, cette discrimination n'existait pas⁶⁵.) Le conseil du *gʷeng'* était le gardien du territoire du clan. Il admettait ou rejetait les étrangers nouveaux venus et tenait lieu de cour d'appel en dernière instance dans les litiges intéressant le *gʷeng'*. Il accomplissait également les cérémonies rituelles et déclarait la guerre à d'autres *gʷenge* ou négociait la paix. Une décision du *buch jodong gʷeng'* avait force de loi pour tous les sujets. Ceux qui enfreignaient ses règlements et ne respectaient pas ses décisions pouvaient être maudits. La malédiction du *jodongo* était réputée infliger la *chira*, maladie incurable que les ancêtres étaient censés attirer sur le fautif et tous ses descendants. Le conseil du *gʷeng'* pouvait aussi bannir du territoire les criminels récidivistes et leur famille. Il condamnait également à des châtiments corporels et à des amendes ceux qui étaient reconnus coupables de divers crimes.

Au-dessus du conseil du *gʷeng'* se tenait le *buch piny* (conseil du sous-groupe ethnique) dont les membres étaient les chefs des divers conseils du *gʷeng'* ainsi que des devins, des guérisseurs, des faiseurs de pluie et des guerriers réputés. Il était d'ordinaire présidé par le *ruoth* (ou *wuon piny*). Le conseil débattait des principales questions politiques, judiciaires et économiques créant des problèmes dans le *piny* (territoire du sous-groupe) — comme les meurtres, les vols de bétail, les conflits de frontière, les famines, les épidémies, les invasions, la défense, les échanges commerciaux et les conflits entre clans et entre *gʷenge*. Dans quelques *pinje* centralisés, comme au Yimbo, le *buch piny* était un instrument de contrôle et de coercition très efficace. En

63. P. C. Oloo, 1969; B. A. Ogot, 1963.

64. P. C. Oloo, 1969.

65. W. R. Ochieng', 1975c.

d'autres lieux comme à Sakawa ou Asembo, où la centralisation restait encore à accomplir, il tendait à avoir des pouvoirs limités et à voir son rôle réduit à l'arbitrage des différends internes.

Les Kalenjin, qui vivaient depuis des siècles sur les hauts plateaux de l'ouest du Kenya, étaient l'exemple type de la société décentralisée. Les recherches de B. E. Kipkorir nous apprennent que jusqu'au XIX^e siècle, leur système politique était égalitaire et décentralisé⁶⁶. L'autorité était monopolisée par les anciens et les représentants influents de diverses spécialités. L'éloquence, l'aptitude à formuler toujours des opinions acceptables dans les conseils et la connaissance des préséances et des coutumes étaient considérées comme des qualités importantes pour tout dirigeant politique. Mais par-dessus tout, un homme devait d'abord se distinguer comme quelqu'un d'heureux en ménage et jouissant d'une bonne réputation sociale en tant que membre d'un clan ou d'une communauté locale pour se voir accorder l'accolade des chefs. Parmi les Nandi, qui sont une branche des Kalenjin, il paraît prouvé qu'entre le XVIII^e et le XIX^e siècle, une nouvelle dimension fut introduite dans le gouvernement de la société avec l'adoption d'un chef spirituel dénommé *orkoiyot* (pluriel *orkoik*). H. A. Mwanzi affirme que sans modifier pour l'essentiel la structure sociopolitique de la société nandi, dans laquelle le clan et les conseils territoriaux demeuraient les bases de la vie sociale et politique, l'*orkoiyot* avait transformé l'*oganda* des Nandi en une théocratie dont il était lui-même le souverain⁶⁷.

À un moment donné, l'*orkoiyot* fut en mesure d'exiger une part du butin de guerre et d'imposer son autorité sur les conseils de village et de secteur au moyen d'un système de délégués qui étaient ses représentants personnels auprès de chacun d'eux. Cette intervention dans la politique créa des liens puissants entre les guerriers des différents secteurs et les *orkoik* mais, dans beaucoup d'autres domaines, le pouvoir et l'influence qu'exerçaient directement les *orkoik* étaient très limités. Certaines indications donnent cependant à penser que vers 1890, les *orkoik* des Nandi, tout comme les *laibon* des Masaï, commençaient à prétendre à une autorité politique débordant largement celle que leurs prédécesseurs s'étaient souciés de détenir. Ces prétentions étaient encouragées par les conseils régionaux qui avaient bénéficié du savoir-faire de l'*orkoiyot* et en avaient conçu une croyance irraisonnée en ses attributs surnaturels.

Ainsi fut créée chez les Nandi une catégorie spéciale de personnages officiels qui étaient chargés de maintenir la communication entre ces conseils et l'*orkoiyot*. Ces dignitaires accompagnaient les chefs de guerre dans leurs démarches pour obtenir de l'*orkoiyot* la permission de lancer les raids qu'ils projetaient. Ils jouaient aussi le rôle d'agents secrets de l'*orkoiyot* en le tenant informé des événements et de l'opinion publique dans leur région. Ces dispositions eurent pour effet de centraliser progressivement la société nandi dans la deuxième moitié du XIX^e siècle⁶⁸.

66. B. E. Kipkorir, 1974.

67. H. A. Mwanzi, 1973.

68. W. R. Ochieng', 1977, p. 58-76.

Conclusion

Vers 1800, un nombre incroyable de différentes communautés de langues couchitique, nilotique et bantu parsemait tout le territoire du Kenya et de la Tanzanie. La région des Grands Lacs de l'Afrique de l'Est était la seule où se fussent développés des États et des royaumes d'une certaine dimension⁶⁹. Dans l'intérieur du Kenya et de la Tanzanie, l'entité sociopolitique type était petite et organisée en clans. La plupart des gens de langue bantu étaient des agriculteurs, ce qui ne les empêchait pas, partout où ils le pouvaient, d'élever leur propre bétail auquel ils attachaient un grand prix. Les pasteurs, comme les Turkana, les Oromo et les Masaï, vivant en sociétés plus agressives, étaient maîtres de surfaces considérables entre les terres agricoles bantu⁷⁰. Le long de la côte se trouvaient les États-cités swahili, dominés par les oligarchies arabes locales. La population de ces villes du littoral était mélangée, parlait principalement le kiswahili et vivait à un rythme très différent de celui de l'intérieur de la région.

La fin du XVIII^e siècle marqua le terme de la croissance indépendante de l'Afrique de l'Est, la fin d'une longue ère — celle de l'âge du fer — pendant laquelle les habitants de l'intérieur n'avaient, pour la plupart, guère été touchés par les agissements du reste de l'humanité. Peu après 1800, les peuples indépendants du Kenya et de la Tanzanie eurent à faire face à des événements chargés d'un sens nouveau et souvent terrible. Les uns après les autres, les hautes vagues des invasions arabes et européennes vinrent déferler sur leurs rivages tranquilles. Une grande part de la civilisation traditionnelle fut gravement endommagée, voire submergée par une marée de violence. Nombre de coutumes et de croyances ancestrales disparurent, comme furent abandonnées tant d'antiques manières de maintenir l'ordre et la paix civique.

Or, l'Afrique de l'Est était à cette époque en mauvaise position pour soutenir cet assaut aussi brutal que soudain des forces de l'extérieur. L'Afrique était désormais très en retard sur les énormes puissances du reste du monde dans sa capacité de produire, que ce fût pour la guerre ou pour la paix. L'Europe, après 1500, était entrée dans une ère de découverte et de développement mécanique et scientifique d'une immense portée. L'intérieur de l'Afrique, en revanche, ne connaissait rien de tel. Ses habitants avaient poursuivi, à leur rythme régulier mais lent, le développement de leur propre civilisation⁷¹. Cette civilisation de l'âge du fer avait de nombreuses réussites à son actif. Elle avait beaucoup progressé et beaucoup inventé dans les arts de la vie communautaire, dans la culture de nouvelles denrées agricoles, dans l'acquisition et la diffusion des techniques du travail du métal, dans le développement des échanges commerciaux et, chose plus importante encore, dans l'ordre des méthodes d'autogouvernement et

69. Voir le chapitre 26.

70. R. M. A. van Zwanenberg; A. King, 1975, p. 79-109.

71. W. Rodney, 1970*a* et 1972; W. R. Ochieng', 1975*d*.

des manières de maintenir la paix. C'était là des acquis d'une importance indiscutable, mais ils ne pesaient pas lourd en regard de la puissance croissante des grandes nations industrialisées d'Europe. En 1800, la capacité technique des Européens était bien plus grande que celle des Africains⁷². En 1900, le fossé était devenu immense entre leurs puissances respectives. L'accentuation de cette disproportion sous-tend une grande partie de ce qui advint à l'Afrique après 1800, notamment les œuvres de l'impérialisme. C'est ce phénomène de déséquilibre qui explique, dans une large mesure, la crise qui s'ouvrit à partir de 1800 et, même s'il ne se fit pas sentir directement avant 1850, il eut un effet indirect sur les peuples de l'intérieur longtemps avant cette date.

72. E. A. Alpers, 1973; A. M. H. Sheriff, 1980.